



SOLARPUNKS*

Entrée écrite en collaboration avec Yannick Rumpala.

Y A-T-IL ENCORE UNE PLACE POUR L'UTOPIE dans l'« anthropocène » ? Dans cette nouvelle ère géologique massivement inquiétante, quand les activités humaines ont pris une telle ampleur qu'elles ont fini par dégrader fortement les conditions d'habitabilité de la planète, où donc l'imaginaire peut-il encore trouver de l'espoir ? Un sous-genre de la science-fiction, le solarpunk, essaie de maintenir cette fonction : montrer qu'une autre voie est possible, plutôt que d'énumérer les modalités d'effondrement. Une voie bénéfique, potentiellement réparatrice. Probablement pas jusqu'à éliminer de bout en bout tous les méfaits déjà accomplis, car certains sont trop avancés, mais au moins imaginer un nouveau cadre... Et, peut-être, réactiver notre capacité à penser l'utopie comme une modalité d'émergence d'un monde meilleur.

Lourds sont les défis auxquels nous faisons face en ces premières décennies du xxi^{e} siècle, comme espèce autant que comme individus, des pôles à l'équateur de la seule et unique planète dont nous disposons. Ces défis sont liés à l'accumulation des dégradations écologiques, à commencer par le réchauffement climatique, qui pose la question de la survie de l'humanité au sens purement physique du terme [1]. Nos sociétés, si fières de leurs avancées technologiques, se retrouvent sur la sellette, en raison même de leur mode de développement. Leur dépendance à certaines technologies est pointée du doigt. Leur modèle constitutif, encore marqué par l'industrialisation et le positivisme du xix^{e} siècle, s'est arc-bouté sur un certain nombre de choix qui sont frappés d'obsolescence et qu'il est pourtant difficile d'abandonner : des systèmes économiques ayant besoin d'une quantité toujours croissante de ressources pour alimenter la boucle de la production et de la consommation de masse, l'extension des grandes aires urbaines, des États nationaux qui se veulent souverains sur leur territoire mais s'avèrent déphasés par rapport aux enjeux globaux. Face à l'anthropocène, nos sociétés payent au prix fort leurs choix passés et se voient menacées de disparition comme, jadis, les empires de l'Antiquité.

La science-fiction, depuis de nombreuses décennies déjà, n'est pas sans avoir tenté de prendre la mesure de ces défis, de les anticiper, de les transcrire en narrations. Sa sensibilité écologique s'est forgée à l'ombre des récits postapocalyptiques qui ont foisonné à l'heure des premières pollutions, dégradations et catastrophes environnementales : comment oublier la vision macabre et emblématique de *Soleil vert* (1973) au cinéma ? Comment ne pas regretter celle plus utopique, mais si fragile, d'*Écotopia* (1978) d'Ernest Callenbach ? Le courant solarpunk, même s'il paraît encore tout jeune, est le rejeton de cette filiation. Elle est inscrite dans ses gènes et jusque dans sa dénomination, ce néologisme construit à la fois en écho et en opposition au

cyberpunk des années 1980. Le solarpunk est un rejet, puis un dépassement. Il est enfin une analyse lucide d'une situation alarmante et de ses causes systémiques. Il ne se contente pas de retranscrire un malaise : il tente de le dépasser par une forme de volontarisme et, surtout, par un refus de la résignation. Le solarpunk récusé le spectre de l'apocalypse et de ses logiques survivalistes pour essayer de réensemencer les champs de l'espérance.

Parmi celles et ceux qui se revendiquent du courant solarpunk, la plupart appartiennent à la nouvelle génération. Ils écrivent d'abord pour consigner la fin des énergies fossiles et du système économique extractiviste, en réimaginant des utopies résilientes, locales, et volontiers communalistes. Ni charbon et vapeur (steampunk), ni pétrole (dieselpunk), ni nucléaire (atompunk), les énergies du solarpunk seront renouvelables et profiteront des ressources quasiment inépuisables du soleil et du vent. Au silicium du cyberpunk, le solarpunk préfère la bioinspiration, qui laisse envisager la possibilité d'un équilibre entre technologie et respect de l'environnement, comme l'illustre bien le diptyque « *Histoires de moine et de robot* » de Becky Chambers. L'autrice y décrit un monde fictif qui a échappé de justesse à la catastrophe écologique, et dans lequel les robots ont choisi de vivre dans la forêt, après avoir pris conscience de leur propre dangerosité. Et s'ils reviennent, de temps en temps, ce n'est pas pour imposer un modèle mais simplement pour « prendre des nouvelles », aider, si par bonheur, une demande leur est adressée. Voilà bien la justification du suffixe que le courant solarpunk a en commun avec son prédécesseur : il se veut une rupture, une objection radicale à un futur confisqué par un capitalisme prédateur et tout ce qu'il charrie d'exploitation de la nature et des humains. Surtout, il utilise des armes différentes. Le cyberpunk naviguait entre malaise et délitement social : ses personnages d'outsiders cherchant à tromper le système étaient plongés dans un monde de mégapoles dont il n'est plus possible de sortir. Des cités

vertigineuses et sombres où l'information n'a plus de valeur autre que marchande. Des sociétés soumises à l'âpreté au gain, la violence et la compétition sociale jusqu'à la déshumanisation des individus, cyborgs broyés par un système que dominent les firmes transnationales. Mais le solarpunk, lui, rêve de villes comestibles, où les espaces libres peuvent devenir jardins. Et s'il réaménage le monde, il ne perd pas pour autant de vue la question de la gestion des ressources. Il retrouve un sens de la finitude, non sans certaines proximités avec l'imaginaire d'une Terre qui serait comme un vaisseau spatial aux ressources limitées. Même s'il est moins porté vers les confins galactiques, il ne paraît pas si loin de ces récits qui ont emmené des populations dans des vaisseaux-mondes, arches interstellaires et autres habitats artificiels, et ont fait sentir d'une autre manière tout ce que ces environnements clos et finalement réduits pouvaient aussi comporter d'exigences écologiques [2].

Surtout, le solarpunk entend redonner une désirabilité au futur sans forcément passer par une exubérance technologique, mais plutôt en valorisant l'intelligence, le partage, et d'autres formes d'inventivité, associant d'anciens savoir-faire et des machines toujours présentes, mais dont on use avec la plus grande parcimonie. Une scène typique d'un récit solarpunk pourrait être ainsi décrite : un personnage à cheval, à l'ombre d'un vieux container décoloré, envahi par les herbes folles, contemple un champ de cultures diverses, non clôturé, tout en consultant des données sur sa tablette numérique, tandis qu'à l'arrière-plan, des éoliennes aux pales de bois se découpent à l'horizon, sous lequel se tient un hameau d'une quinzaine de bulles d'habitation alimentées à l'énergie solaire. Justement, s'y tient une délibération d'une quinzaine de personnes de tous âges, sans doute au sujet de la répartition équitable des ressources en eau. Dans le ciel silencieux glisse un dirigeable météorologique piloté depuis le sol par une adolescente qui adresse un salut amical à notre cavalier. Le solarpunk est une vision du futur qui s'appuie une

hypothèse tacite : le changement ne se fera pas par le seul miracle de la technologie ; il faudra qu'il soit accompagné par des valeurs renouvelées, incitant à regarder ailleurs que dans le modèle occidental, voire patriarcal [3].

Politique, le solarpunk, comme la science-fiction, l'est presque viscéralement, puisqu'il s'engage dans la formulation de nouveaux systèmes sociaux, de préférence libérés de l'argent et de la propriété, que cette dernière soit foncière, mobilière ou même intellectuelle. Pas de métavers et d'avatars virtuels, mais la convivialité des relations humaines. Toutes les puissances qui étaient au frontispice du capitalisme, le solarpunk s'en débarrasse, et, avec elles, en profite pour rejeter ce qui pouvait être source d'aliénation, comme le travail non choisi. La liberté et la solidarité sont ses valeurs-clefs. Le solarpunk retrouve ainsi une ligne déjà tracée depuis les premières utopies. Après tout, n'y avait-il pas déjà ces mêmes valeurs communes dans l'œuvre d'Ursula K. Le Guin, qui insiste sur la nécessité de refuser la souffrance et l'exploitation, fussent-elles dissimulées au plus grand nombre, comme bases de la société ? Cette conscience de l'environnement envisagé comme un bien collectif, ce sens du partage et de l'entraide, cette attention pour les générations qui viendront plus tard... Les sociétés du solarpunk sont des sociétés où prévaut le souci du commun, mais un commun étendu au-delà des humains pour inclure tout ce qui était mis à l'extérieur dans ce qu'on appelait naguère « nature » : des espèces animales et végétales, des milieux, des écosystèmes, bref tout ce qui fait la trame du vivant et dont ces mêmes humains du XXI^e siècle peinent encore à comprendre qu'elle est leur substrat vital.

Le solarpunk a une autre particularité : si les productions de ce courant se présentent sous forme de fictions, elles s'expriment aussi souvent par des textes et des essais à vocation programmatique. Le prouve la superbe anthologie en langue italienne dirigée par Francesco Verso, infatigable promoteur du solarpunk au pays de Dante. Intitulée

Solarpunk. Comment j'ai appris à aimer le futur (2020), cette anthologie rassemble des auteurs de toutes nationalités, parmi lesquels Ken Liu et Sylvie Denis, plumes déjà bien connues du public francophone [4]. Dans un essai intitulé « Des dimensions politiques du Solarpunk », l'écrivain et chercheur Andrew Dana Hudson annonce, dans les premières pages, que « quelque chose s'est réveillé [qui] dissipe les brumes qui nous empêchaient de voir les alternatives politiques et les possibilités » [5]. Difficile, ici, de ne pas repenser à la préface vibrante de l'anthologie-manifeste du courant cyberpunk, *Mozart en verres miroirs*, dans laquelle Bruce Sterling annonçait, de la même façon, l'émergence d'une nouvelle forme de spéculation. Certains esprits chagrins pourraient dire que le solarpunk est finalement plus riche en manifestes et commentaires qu'en œuvres littéraires, et ils n'auraient pas tout à fait tort. Ce sous-genre, qui est né et a commencé à se développer vers la fin des années 2000 dans la blogosphère, a profité d'une circulation et d'un dynamisme via les multiples réseaux et forums d'Internet. Le tout dans une créativité nourrie par moult tentatives de représentations picturales, de propositions architecturales, voire suggestions pour une mode vestimentaire... Le solarpunk peut aussi se muer en une esthétique de la frugalité, de la décroissance, qui impressionne, donne de nouveaux codes, de nouveaux repères à l'imaginaire de la SF.

Il n'en reste pas moins que cette efflorescence, au cœur de la science-fiction, stimule. L'utopie, à nouveau, s'y reflète. Et même si cette reviviscence peut paraître illusoire, fragile, face à la capacité du capitalisme à se nourrir de tout ce qui tente de le détruire [6], elle témoigne d'une confiance insubmersible dans la possibilité de trouver une alternative. À l'inverse d'autres courants de la SF, déjà défunts ou usés jusqu'à la trame, le solarpunk a l'avenir devant lui : un avenir qui s'écrit en mêlant inventivité technique (y compris celle de l'artisanat et du « *Do it yourself !* »), explorations politiques

(celles du respect des diversités humaines et d'une démocratie renouvelée) et recherche esthétique, éminemment importante lorsqu'il s'agit d'emporter un collectif vers des horizons inspirants. D'où ces images, déjà évoquées, mêlant inspirations presque high tech et emprunts aux expériences tout en courbes et couleurs de l'« Art nouveau » à plus d'un siècle de distance... En tout cas, rien à voir avec la scène d'ouverture du film *Blade Runner 2049* (2017) et ses rémanences de logiques hyper-industrielles. Si les espoirs du solarpunk sont réalisés, l'avenir ne ressemblera pas du tout à ces gigantesques champs de panneaux solaires sur fond de ciel troublé par la pollution... Certes, les traces de l'anthropocène ne seront pas effacées (comment pourraient-elles l'être de toute manière ?), mais le ciel sera dégagé et l'horizon... bien plus lumineux !

Notes :

(1). Le sixième rapport du GIEC examine précisément les conséquences possibles d'un réchauffement climatique bien supérieur à celui initialement envisagé : [lien](#).

(2). Au point de susciter des réflexions abordant ces questions avec toutes les apparences du sérieux scientifique. Voir par exemple Rachel Armstrong (sous la dir.), *Star Ark: A Living, Self-Sustaining Spaceship*, Chichester, Springer / Praxis, 2017.

(3). De ce point de vue, la « filiation » avec le cyberpunk est encore présente : on ne peut que penser ici au lien qu'avait déjà tracé Donna Haraway entre féminisme et révolution cyberpunk. Mais le solarpunk va beaucoup plus loin, puisqu'il est lui-même transgenre, cherchant son identité entre la SF, les utopies du passé, les écofictions du présent, et une prospective à court terme qui se veut crédible, réalisable.

(4) Francesco Verso & Fabio Fernandes (sous la dir.), *Solarpunk. Come ho imparato ad amare il future*, Rome, Future Fiction, 2020.

(5) *Ibid.*, p. 7 (trad. U. Bellagamba)

(6) Comme le montrent certaines campagnes publicitaires récentes pour des produits de consommation courante qui s'emparent des codes, de l'idéal, et même de l'esthétique solarpunk et la détournent à des fins commerciales. Nous pensons notamment à la firme de produits laitiers Chobani, qui a lancé une campagne publicitaire sous forme d'animation qui reprend à la lettre le message de sobriété énergétique, de partage des ressources et de décroissance sereine du solarpunk. Le slogan est très parlant : « *How we eat today feeds tomorrow* » (La façon dont nous mangeons aujourd'hui est ce qui nourrit demain). URL : [Lien](#).